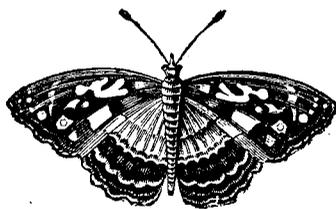


Ce Journal paraît les mardis et samedis. Le prix de l'abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, et 20 fr. pour l'année. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, chez M. Gœury, au Cabinet littéraire, place des Célestins, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez MM. Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont, n. 3; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie, n° 5; Mlle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PARALLOX,



Journal des Dames,

des Salons, des Arts, de la Littérature, des Théâtres, et des Modes,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ

D'HOMMES DU MONDE, D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES.

Les Violettes d'Eldegonde.

..... Et la bonne femme, sans attendre notre permission, se jeta sur une chaise, me demanda une prise de tabac, et se mit à dire avec volubilité :

« Le comte de V. ne voulut rien entendre.... »

— Voilà une singulière façon de commencer une histoire, lui dis-je; cela ressemble à un second volume.

— « Justement, Monsieur! ma mère ayant un jour jeté le premier volume au feu, pour faire pièce à mon père, je n'ai jamais lu que le second.... »

« Le comte de V. ne voulut donc rien entendre.... »

Vous sentez bien que je ne vous rendrai pas le récit de la bonne femme dans toute la naïveté de son style de cabaret. Un romantique n'y manquerait pas; mais moi, je n'entends rien au romantisme.

« — Eldegonde, dit-il durement à sa fille, regardez ces portraits qui vous entourent, ce sont ceux de vos ancêtres; demandez-leur si leur sang peut s'allier à celui du sire Alfred? Petite nièce des comtes de Toulouse, arrière-cousine des sires de Beaucaire, pour la dernière fois, choisissez : le comte Hugues, ou le cloître!

« — Monseigneur!... — Choisissez! — Mon père!... — « j'attends votre réponse.

« — Le cloître », murmura en bégayant la mourante damoiselle.

« Avez-vous bien réfléchi? » — Eldegonde fit un signe

de tête : sa langue était glacée. Elle pleura toute la nuit dans les bras de la triste Blanche. — « Blanche, disait-elle avec douleur, crois-tu qu'il m'oublie? »

« A l'aube naissante, la voix terrible du comte retentit dans le château. Eldegonde descendit, triste, mais résignée. Les palefrois étaient prêts; elle prit Blanche en croupe, et toutes deux, dévorant leurs larmes, suivirent le comte qui s'acheminait au grand trot vers le monastère de Sainte-Claire.

« Dame Berthe, dit-il à la vieille abbesse, Eldegonde, comtesse de V. se voue à Dieu et à madame sainte Claire. Sa dot relèvera votre moultier en ruines, et ses vastes domaines enrichiront l'abbaye. »

« Et, à ces mots, il sortit, sombre et farouche, sans daigner jeter un dernier regard sur sa fille, qui dès ce moment n'existait plus pour lui.... ni pour Alfred!

« Qu'il fut triste, le temps du noviciat! Voilà donc le bonheur qu'elle avait rêvé! et l'ingrat, qui ne donnait pas de ses nouvelles! « Blanche, disait-elle quelquefois, tu vois bien que j'avais raison, et qu'il m'a oubliée! »

« Quand le moultier fut rebâti, elle y prononça ses vœux.... ses vœux qui lui défendaient de penser à lui! Hélas! la veille encore elle disait à Blanche : « Tu vois bien qu'il m'a oubliée! »

« Le soir même du jour qui éclaira la redoutable cérémonie, Eldegonde, la poitrine oppressée, le cœur serré, les idées en désordre, avait entraîné Blanche dans les

jardins du monastère. Elle s'assit sous un berceau au clair de la lune, regardant d'un œil sec et morne sa compagne d'enfance qui pleurait en silence sur son sein.

« Une ombre, projetée par la lune, pénètre tout-à-coup sous le berceau; un damoiseil s'avance, Eldegonde jette un cri : « Alfred, est-ce toi? »

« C'est moi, ma bien-aimée, c'est un époux que ton père t'envoie. Apprends que le comte de V. est mourant. — Vas, m'a-t-il dit, en me révélant le lieu de ton exil, vas, s'il en est temps encore, soyez époux et ne maudissez pas ma mémoire. — Hâtons-nous, mon Eldegonde, il nous bénira avant de mourir. »

« — Laisse-moi, répond la vierge en délire. — Eldegonde, ne me connais-tu plus? — Fuis, malheureux! — Eldegonde! mon amie! ma femme! — Laisse-moi, te dis-je, laisse cette main qui ne peut plus être à toi! — Plus être à moi!... »

« Le chevalier resta anéanti. Quand il revint à lui, Eldegonde avait disparu.

« Et en fuyant, elle disait à Blanche : « Tu vois bien que je me trompais... il ne m'a pas oubliée! »

« Peu de temps après, à l'extrémité du vallon, en regard du monastère, dont Eldegonde devint abbesse, s'éleva un modeste ermitage, humble chaumière que le roc protégeait contre l'aquilon. Devant la porte, deux vieux chênes, nés jumeaux, et morts ensemble du même coup de tonnerre, unissaient deux branches desséchées, seuls débris échappés à la foudre. Une cloche y était suspendue : c'était elle qui appelait chaque soir le laboureur à la prière.

« Là demeurait un saint ermite : cet ermite, c'était Alfred!

« Chaque fois que la clochette de l'ermitage retentissait dans la vallée, une cloche sympathique répondait à sa voix du haut du moultier. Et quand, au bruit de l'airain sacré religieuses et bergers se prosternaient aux pieds de l'Éternel, Alfred et Eldegonde écoutaient la cloche, et seuls ils comprenaient sa parole.

« Dans ce temps-là on aimait mieux qu'aujourd'hui!

« Le signal d'amour se fit comprendre quarante ans.

« Un jour la cloche de l'abbaye eut beau sonner, celle de l'ermite ne répondit pas. Eldegonde fut inquiète. Pour la première fois, depuis quarante ans, ce bruit manquait à son cœur. Elle fit sonner encore; effrayée, elle agita elle-même la corde de ses deux mains tremblantes; l'ermite ne répondit pas.

« La nuit arriva, nuit d'angoisses et de terreur! Eldegonde, seule à la porte du monastère, écoutait au loin l'orfraie gémir et l'aquilon siffler. Alfred l'appelle, son vœu la retient.... pendant qu'elle balance encore, elle est déjà près de l'ermitage.

« Au pied des deux chênes, un vieillard à barbe blanche, se roulant à terre, se débattait contre la mort, et faisait un dernier effort pour saisir la corde de la cloche, qui lui échappait toujours.

« — Alfred!... — Eldegonde!...

« Le lendemain, Blanche, errant avec désespoir dans la vallée, rencontra deux cadavres glacés dans les bras l'un de l'autre. C'étaient eux!

« Elle les fit ensevelir ensemble au lieu même qui avait vu leur premier baiser et leur dernier soupir.

« Sur la terre qui les couvre naissent tous les ans des touffes de violettes. Respectées des pasteurs, il n'est permis qu'au nouveau marié de les cueillir : en allant au lit nuptial, il en offre un bouquet à sa compagne. Le lendemain, si le bouquet a conservé sa fraîcheur, la jeune femme le présente avec orgueil à son mari, comme un témoignage assuré de son innocence et de sa vertu; mais si les fleurs sont flétries.... »

Ici notre hôtesse fut interrompue, et l'histoire des violettes d'Eldegonde en resta là.

Ed. L.



LE RENDEZ-VOUS DU SOIR.

L'heure est sonnée et l'attente est un rêve;
Frivole espoir, pliez vos ailes d'or,
Comme un guidon, fier précurseur du glaive,
Aux sons aigus qui proclament la trêve
Sur le bivouac se replie et s'endort.

Tout s'est enfui dans les champs de l'espace,
La voix d'airain et mes châteaux de fleurs;
Mon cœur ressent comme un étai de glace,
Qui de mon front fait pâlir la surface,
Et dans mes yeux retient captifs mes pleurs.

Le frais zéphyr bat le flot qui dérive,
Le vieux donjon revêt l'oiseau de mort;
Mais que m'importe et la tour et la rive,
L'oiseau des nuits ou la brise naïve,
L'heure est sonnée! et je suis seul encor...

Pourtant jamais la colombe plaintive
Qui de l'iris a le changeant collier,
Plus tendrement n'écoula sous l'ogive
Le bruit lointain de l'aile fugitive
Qui vers son nid ramenait son ramier;

Jamais la fleur sur sa tige légère
Penchant un front sans carmin ou sans miel,
Plus ardemment n'attendit le tonnerre
Qui, d'un seul bond, rafraîchissant la terre
Va l'abreuvant des écluses du ciel;

Jamais Kalmouk n'attendit le pillage,
Vierge aux yeux noirs n'attendit ses quinze ans,
Aigle altéré la moisson du carnage,
Et, sur le roc qui domine la plage,
Jamais pêcheur le départ des brisants;

Jamais dans l'ombre où sa barque louvoie,
Le nautonnier n'attendit le matin
Plus ardemment que mon cœur qui flamboie

N'attend le bruit de ta robe de soie
Frolant au loin ton soulier de satin.

Vœux superflus... L'airain redit sa gamme,
Déjà l'aiguille a fait un tour entier,
Sans qu'un fantôme au doux prisme de femme
De sa voix d'auge enveloppant mon ame
M'ai dit : « Ami, l'on peut bien s'oublier !... »

Je puis maudire, et voilant ma souffrance,
De ton dédain me montrant oublieux,
Je puis demain rechercher ta présence
Et de tes yeux affronter la puissance,
Et les puir du calme de mes yeux.

Mais ne crains pas un semblable manège,
Mon cœur est pur et soumis à ta loi,
Et le courroux qui maintenant l'assiège
Comme un charbon qui s'éteint sur la neige
Sur ton sein blanc s'éteindrait près de toi.

Je sais la femme et son ame frivole,
Je sais cet être et timide et puissant,
Au lac d'azur, à la rouge auréole,
Qui glace, enivre, ou détruit ou console,
Sèche des pleurs et fait couler du sang.

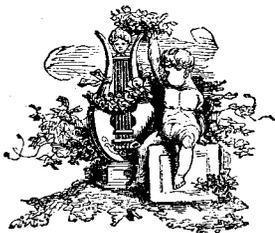
Dors sans remords, car si la voix d'un rêve
Te rappelait ta promesse du soir,
Et te disait que tout sevl sur la grève,
Le cœur semblable à la trombe qui crève,
Baigné de pleurs je suis allé m'asseoir.

Et là, fixant le fleuve au cours rapide,
Enveloppé d'abandon et de deuil,
Quelques instants te supposant perfide,
D'un œil hagard j'ai vu le suicide
Au lit du flot me montrer mon cercueil!

Chère ange! alors tu redeviendrais bonne,
Et tu dirais en ton cœur généreux :
« Je veux demain, si l'ami me pardonne,
« De mes deux bras lui faire une couronne
« Et de ma bouche essayer ses deux yeux ;

« Soucis, regrets, je veux que tout s'en aille :
« Fidèle!... autant que le Christ au dortoir;
« J'aurais brisé mon beau peigne d'écaille,
« Ou ma ceinture irait mal à ma taille,
« J'irais encore au rendez-vous du soir. »

DELLACROIX.



Théâtre.

Ouf !

Ah ! de grace, M. Ancelot, souffrez que je respire !
C'est une bien capricieuse pièce que votre *Caprice d'une grande dame* ! Où avez-vous trouvé cette nature ? elle est aussi fausse que le strass. Où avez-vous vu un jardinier

philosopher sa passion comme votre *Maurice* ! C'est un Antony en herbes, souverainement ridicule dans son double amour, courant de l'un à l'autre, passant *de la fille d'Hélène à la veuve d'Hector* avec autant de facilité qu'un gastronome se laisse aller du Bordeaux au Champagne et du Champagne au Bordeaux. Votre grande dame n'a pas de modèles que je sache, et cela fort heureusement pour les jardiniers et leurs fiancées. Et ce pauvre mari, quel rôle lui faites-vous jouer ? Ah ! vraiment c'est se moquer par trop du corps honorable des maris. Prenez garde à vous, M. Ancelot, ces messieurs sont gens à vous garder rancune, et à ne plus vouloir accepter désormais votre chrysocial doré pour de l'or.

Résumons notre jugement. Invraisemblance et prétention dans la donnée, lenteur dans la marche, et fausseté dans les caractères et les situations : voilà l'œuvre. Le public a été patient ; il est vrai qu'il bâillait, et qu'il n'a pu siffler qu'à la chute du rideau. Barqui a cependant trouvé le moyen de faire rire de temps en temps par son propre rire. Son comique a sauvé l'ouvrage. Madame Fairre a neutralisé tout l'odieux et tout l'équivoque de son personnage avec son talent accoutumé, et il en fallait certes beaucoup pour y réussir. Ce n'est pas sa faute, si elle n'a pu faire admettre au public ce qui était inadmissible. Prudent a peut-être trop vieilli le comte ou vicomte d'Eaubonne : il l'a joué avec une voix cassée et chevrotante, et à soixante ans on n'est pas assez vieux pour parler ainsi ; c'est ôter à certains personnages une partie de leur intérêt, et les rendre quasi ridicules.

C'est une idée heureuse que d'avoir personnifié le joli *Vert-Vert* de Gresset, et cette personnification devait fournir à des hommes d'esprit, de jolies scènes et de charmants détails. MM. de Forge et de Leuven n'y ont pas manqué ; mais avec l'avantage du sujet, il fallait bien en accepter les défauts : aussi les invraisemblances s'accumulent-elles à plaisir dans leur ouvrage ; heureusement que le talent fécond de Scribe nous a depuis long-temps habitués à passer là-dessus. Je ne serai donc pas plus sévère que le public, et j'accepterai, comme il l'a fait, des femmes mariées dans un couvent de religieuses, des maris qui se travestissent sans motif pour venir voir des femmes qu'ils pourraient se contenter de rappeler auprès d'eux, si cela leur faisait tant soit peu plaisir ; une sous-gouvernante de cinquante ans et plus, qui a pour amant un maître à danser, mis à la réforme comme *hors d'âge* ; etc. ; etc. Je n'examinerai que la gentille figure de *Vert-Vert*, devenue plus gentille encore sous les traits de Madame Adam, et je pardonnerai au cadre en faveur de la broderie.

Vert-Vert, jeune adolescent élevé dans un couvent avec un laisser-aller fort rare dans ce genre d'établissement, y est courtoisé et choyé par toutes les pensionnaires, non comme neveu de Madame la Supérieure, mais bien comme joli garçon tout novice, chose qu'on sait apprécier dans le cloître comme dans le monde. Lorsque sa mère le rappelle pour quelques jours auprès d'elle, grandes larmes et grand désespoir dans la communauté ; mais il faut se résigner à la fatale séparation, et *Vert-Vert* s'éloigne sous la conduite de Borromée Jobal, le jardinier de l'éta-

blissement, en qui Madame la Supérieure paraît avoir une grande confiance.

Le second tableau nous représente Vert-Vert sortant du coche, où il a fait route avec une actrice et où il a entendu jurer, deux choses qui doivent commencer à le déniaiser un peu. Il tombe en arrivant dans une auberge, au milieu de joyeux capitaines de dragons dont l'entretien le forme si bien, qu'il trouve bientôt moyen de les jouer tous les deux et de les supplanter auprès de sa jolie compagne de voyage.

Bref, l'innocent enfant du matin n'est plus, le soir, qu'un mauvais sujet fieffé qui se grise avec du Champagne, qui grise même le mentor qu'on lui a donné, et qui trouve plaisant d'aider les officiers qu'il a si bien mystifiés, à se déguiser pour venir avec lui au couvent faire la cour à leurs femmes légitimes. Vert-Vert au moins respecte les droits conjugaux, c'est quelque chose; et s'il favorise le mal, c'est à bonne intention. Aussi ne le chicanerons-nous pas trop sur sa complaisance et sur son vin de Champagne.

On voit que l'éducation de Vert-Vert marche un peu vite vers la civilisation du mal, et si ce n'est pas de la vérité vraie, c'est au moins de la vérité de théâtre, et cela suffit.

Au troisième tableau, Vert-Vert revient au couvent, où son changement jette la terreur dans toutes les âmes, excepté dans une, qui est celle d'une jeune pensionnaire qu'il a particulièrement distinguée. Il jure déjà comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie, et bientôt, à l'aide de deux ou trois mensonges empruntés à *Ma tante Aurora*, il introduit les amants-maris près de leurs belles sous deux travestissements assez ridicules. Enfin, à la suite d'une scène de nuit fort originale, où toute la maison est, pour ainsi dire, en partie carrée, l'imbroglia s'explique, et le dénouement arrive, si tant est toutefois qu'on puisse appeler cela un dénouement.

Sur ce canevas semez de jolis mots, quelques couplets heureux, des airs bien choisis, surtout faites jouer Vert-Vert avec la finesse et l'espièglerie de Madame Adam, et vous aurez une idée exacte du succès qu'a obtenu l'ouvrage dont il est le héros. Ce succès sera durable, car c'est un succès de gaieté, et ceux-là sont toujours de bon aloi.

XX.

CHRONIQUES LYONNAISES.

Le conseil municipal s'est enfin décidé à allouer une subvention (peut-être insuffisante) pour la réouverture prochaine de nos théâtres, et, vendredi dernier, sa décision a été signée, à la grande satisfaction du public qui soupirait après un ordre de choses dramatique plus convenable que celui qu'avait amené le départ de M. Singier. La ville accorde quarante-cinq mille francs, plus l'éclairage et le chauffage de la salle, pour le reste de l'année courante, et l'on va s'occuper de suite d'organiser une troupe complète d'opéra, une troupe complète de comédie et genres annexés, et un ballet accessoire. La seule difficulté qui pourrait peut-être s'opposer à l'exécution de

ce plan, difficulté que nous avons déjà au reste fait pressentir dans notre dernier numéro, serait de ne pouvoir réunir d'ici au mois de septembre tous les premiers sujets nécessaires à une pareille exploitation. Mais on peut être sûr que cette difficulté, qui détruirait toutes nos espérances, n'arrêtera point le zèle des amis de l'art dramatique, qui s'intéressent à la gloire de nos théâtres, et qui sauront certainement choisir pour directeur un homme capable et expérimenté. Il y a encore heureusement ici plusieurs artistes de l'ex-Grand-Théâtre, que le public reverrait avec plaisir, et qui peuvent déjà former un noyau de troupes très satisfaisant.

Il y a en outre plusieurs artistes de mérite que l'on pourrait obtenir s'ils sont encore libres, et parmi lesquels nous citerons en première ligne: Moreau-Sainti, Grignon, Madame Casimir, etc., etc. Un opéra qui réunirait de semblables sujets, ne serait certes pas à dédaigner.

Enfin le plus difficile est fait, car le point essentiel était d'obtenir la réorganisation de nos théâtres; la mairie a senti qu'un nouveau sacrifice était nécessaire à la prospérité de l'art dramatique à Lyon, et elle l'a fait. Le public entier lui en saura gré.

Espérons donc que tout sera arrangé d'ici au 21 septembre prochain, et qu'alors le Grand-Théâtre et les Célestins nous offriront, chacun avec des troupes convenables, les divers genres de plaisirs scéniques auxquels nous étions habitués, et sur lesquels la seconde ville de France a le droit de compter.

— La Mairie a publié ces jours derniers une ordonnance qui défend de se baigner *intra muros* dans le Rhône ou dans la Saône. Nous ne pouvons qu'applaudir à une mesure qui évitera aux dames le désagrément de ne pouvoir circuler sur nos quais sans être exposées à rougir devant de honteuses nudités.

— C'est le 15 août prochain que s'ouvriront les assises du troisième trimestre 1852, sous la présidence de M. Julien, conseiller à la Cour, assisté de MM. Devienne et Gras. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des causes importantes qui pourront y être jugées.

— M. Clément Reyre vient d'être nommé membre du conseil général des hospices en remplacement de M. Jars, démissionnaire.

— L'un des auteurs du volume de poésies imprimé dernièrement à Lyon, sous le titre d'*Inspirations*, (volume qui par parenthèse a été saisi) va publier à Paris un nouvel ouvrage qui aura pour titre *Sept Contes noirs*. Nous souhaitons bien vivement que cette seconde production ait tout le mérite et tout le succès de la première, sans exciter cependant comme elle l'attention de la justice.

Charade.

A nos goûts, nos besoins, aux champs comme à la ville,
 Quand mon premier peut être utile,
 Nous le voyons rempli de la plus vive ardeur,
 Mon second est noté dans un art enchanteur;
 De plus d'une vertu quoiqu'il montre l'exemple,
 Ce n'est qu'avec dédain que mon tout se contemple.